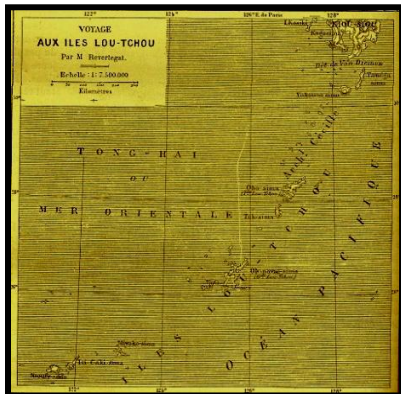


VISITE HISTORIQUE D'UN BÂTIMENT DE LA MARINE FRANÇAISE DANS LE PETIT ROYAUME TROPICAL JAPONAIS DES ÎLES RYÜKYÜ, EN MAI 1877.

Préambule

Après l'expédition de la *Boussole* et de l'*Astrolabe* dirigée par Lapérouse au 18^{ème} siècle, le croiseur de 2^{ème} classe *Laclocheterie* au 19^{ème} siècle est le premier bâtiment de la Marine nationale à revisiter les contrées lointaines de la Manche de Tartarie, jusqu'en Sibérie Orientale. Au retour du point extrême de son itinéraire diplomatique le navire de la royale fait une étape historique dans la baie de Naha, en mai 1877, dans le petit royaume tropical de l'Archipel japonais des îles Ryükyü, de nos jours Okinawa, du dernier roi indigène Sho-Taï. Le commandant du navire de l'État nous raconte, grâce à la conservation de ses écrits, cette extraordinaire aventure mêlée d'étonnement et d'émerveillement. Cette épopée unique prend place dans une nature encore vierge au temps où le Japon s'ouvrit au monde de l'Occident à l'époque de Meiji Tennō, nom posthume de l'empereur Mutsuhito (1867-1912). En 1945, Okinawa fut l'enjeu d'une lutte acharnée entre japonais et américains.

Le Royaume tropical des îles Lou-Tchou, Lieou-Khieou, Ryükyü, Okinawa



Carte dressée par l'enseigne de vaisseau Jules Revertégat
Laclocheterie, 1877.
© Collection Hervé Bernard.

Entre Formose, le Japon et la Corée se trouve un archipel qui paraît être la continuation des chaînes de montagnes de ces trois pays. Les Chinois lui donnent le nom de Lieou-Khieou, que les Japonais prononcent Riu-Kiu (Ryükyü).

L'archipel des Lieou-Khieou renferme trente six îles formant différents groupes. Celui du milieu comprend la plus grande île : elle porte le nom de Ta-Lieou-Khieou (grande Lieou-Khieou). Situé dans le Pacifique par 24°-30° lat. N., 125°-129° long. E.

Une expédition chinoise en avait fait la conquête en l'an 606. Au 15^{ème} Siècle, l'empereur de la Chine de la dynastie Ming s'arroge la suzeraineté sur le royaume de Lieou-Khieou. Suivant l'usage et l'opinion des asiatiques orientaux, elle est constatée par des ambassadeurs qui, tous les deux ans, portent des présents à Pékin et par le sceau en caractères chinois et mongols envoyé au roi. L'archipel des îles Ryükyü, par sa position entre la Chine et le Japon, est obligé de se reconnaître également vassal du Céleste Empire, dont le souverain reçoit de temps en temps l'hommage de ce petit

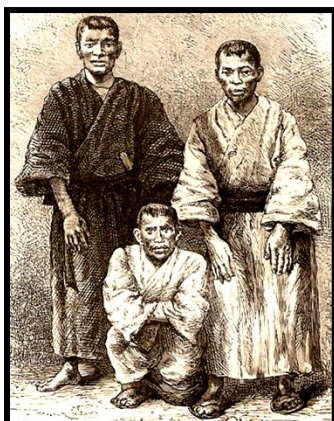
monarque. La légation lui offre des sabres, des chevaux dressés, des parfums, des vases pour les contenir, de l'ambre gris, des étoffes de soie, des tissus faits d'écorce d'arbre, des tables en laque incrustées en nacre de perles, de la garance, du vin qui mousse. En retour, l'empereur du Japon donne 500 pièces de monnaie d'argent et 500 paquets de pièces d'ouate. Le chef de l'ambassade reçoit 200 pièces d'argent et dix habillements complets ; les autres membres de la légation partagent entre eux 300 pièces d'argent.

Les japonais hostiles à cette main mise de la Chine sur ce territoire prirent possession de l'archipel, après une invasion armée, au début du 17^{ème} Siècle sous le daimyo de Satsuma qui l'annexa à ses domaines féodaux tout en laissant l'archipel dans une semi dépendance. Les habitants des îles continuèrent à payer contribution à la fois à la Chine et au Japon. A la double allégeance si longtemps connue par cette petite île, on peut suivre le mélange des particularités japonaises et chinoises dans les manières et les habitudes de ses habitants.

En 1879, lorsque le dernier roi indigène Sho-Taï qui résidait à Cheou-Li - (Tsiouri en japonais), nom qui signifie capitale, et appelée aussi Vang-Tching (ville royale) en son château de *Shuri* - fut ramené captif à Tokyo, le gouvernement japonais réorganisa l'archipel des Ryükyü en Préfecture (Ken) sous le nom de Okinawa.

Après Jean François de Galaup, comte de Lapérouse (1741-1788), le savant Julius Klaproth (1783-1835) dressa la carte complète des Ryükyü au début du 19^{ème} Siècle et rédigea un volume intitulé : *Description des îles Lieou-Khieou*, un condensé d'extraits d'ouvrages japonais et chinois.

RÉCIT DE LA VISITE HISTORIQUE DU CAPITAINE DE VAISSEAU HENRI RIEUNIER COMMANDANT DU CROISEUR DE 2^{ème} CLASSE LE LACLOCHETERIE AU DERNIER ROI SHO-TAÏ DANS SON PALAIS DE LA CAPITALE DU PETIT ROYAUME TROPICAL DES ÎLES RYÜKYÜ, À SHOURI, EN 1877 – AUTEUR HERVÉ BERNARD HISTORIEN DE MARINE – MEMBRE DE L'A.E.C. – ARRIÈRE PETIT-FILS DE L'AMIRAL HENRI RIEUNIER.

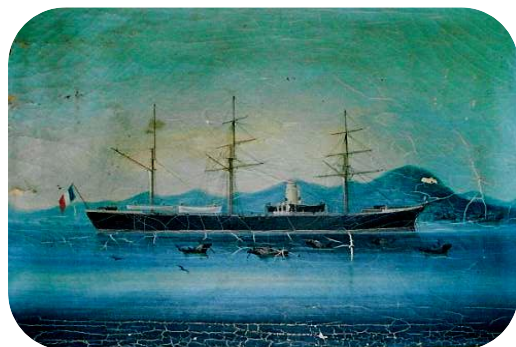


« Lou-Tchouans »
Ryūkyū - 1877.
© Collection H. Bernard.

Le premier français à pénétrer sur le territoire des Ryūkyū, en 1637, fut le vénérable Guillaume Courtet, Père Dominicain et évangéliste alors qu'une répression sanglante sévissait pour les chrétiens. Il fut arrêté peu de temps après son arrivée dans l'archipel. Soumis au supplice de la torture, il mourut martyrisé la même année, à Nagasaki.

La France s'intéressa aux îles Ryūkyū pour sa position stratégique et souhaita y faire des échanges et des implantations commerciales. Aussi, elle signa une convention en novembre 1855 avec le petit royaume qu'elle considérait, par erreur, comme indépendant, puis se désintéressa de ces îles à la fin du 19^{ème} Siècle au profit de relations plus privilégiées et directes avec l'Empire du Soleil Levant aboutissant à la signature, en octobre 1858, à Edo (Tokyo) d'un premier traité bilatéral franco-japonais. Le capitaine de vaisseau Henri Rieunier (1833-1918), futur amiral et ministre de la Marine, député, grand-croix de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire, qui avait longuement séjourné en Russie et en Asie notamment en Chine et en Annam, prit le commandement du croiseur de 2^{ème} classe *Laclocheterie* à Cherbourg avec un équipage au complet

pour une circumnavigation de 32 mois dans l'Extrême-Orient afin de remplir la noble tâche d'une mission diplomatique au nom de la France en Chine, Japon, Corée et Russie orientale. Le croiseur quitta donc son port d'attache le 11 septembre 1875, à la voile et à la vapeur.



Croiseur de 2^{ème} classe *Laclocheterie*.
Peinture à l'huile de Wing Chong en
rade de Hongkong, décembre 1875.
© Collection Privée Hervé Bernard.



Henri Rieunier
Commandant le *Laclocheterie*
1875 – 1876 – 1877 – 1878.
© Collection Privée Hervé Bernard.



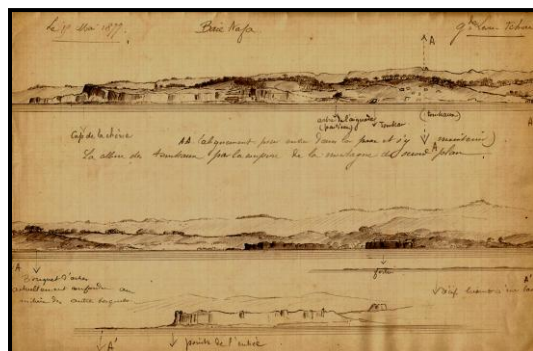
« Souvenir au Commandant Rieunier »
Lavis du Baron P. de Crisenoy, Peintre
de la Marine. Croiseur le *Laclocheterie*,
1875.
© Collection Privée Hervé Bernard.

Le *Laclocheterie* accosta en mai 1877 – au retour du Japon, de la Chine, de la Corée et de la Russie orientale et des contrées lointaines du golfe de la Manche de Tartarie, le point géographique le plus éloigné de son périple – au royaume des îles Ryūkyū, à Nasa (de nos jours, Naha) sur l'île d'Okinawa (100.000 habitants) ou grande Lieou-Khieou. Le capitaine du bâtiment de l'État nous fait, en consultant les carnets inédits de sa correspondance, comme dans un livre d'histoire, une description - d'un paradis perdu - particulièrement intéressante et fort détaillée d'une aventure humaine et maritime - hors du commun - avec les noms et les mots utilisés à l'époque - transcription littérale du texte - comme suit :

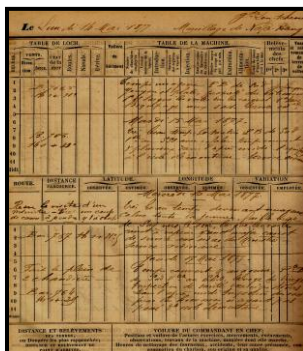
« Nous arrivions en rade de Nasa (Naha) le dimanche, 13 mai 1877, à 6h1/2 du soir. A peine au mouillage, deux bateaux du pays chargés de 12 à 15 indigènes, parmi lesquels 4 ou 5 paraissaient être des chefs, ont accosté le bord. Ceux-ci se sont aussitôt enquis du but de notre visite, de sa durée probable, et de nos besoins d'eau ou de bois. L'arrivée d'un troisième bateau portant pavillon japonais et un personnage habillé à l'européenne, assis sur une chaîne, a fait disparaître comme par enchantement tous les indigènes qui sont allés à terre.

Ce fonctionnaire civil revêtu du titre de Naï-Musho, nous a dit résider à Napa-Kiang, et être la 1^{ère} autorité japonaise en l'absence de son supérieur, le Yaku-Sho, ou commissaire impérial. Cet officier en ce moment en congé à l'île Nippon (Japon), réside auprès de l'Ô-Sama (roi Sho-Taï), souverain du groupe Lieou-Tcheou et du Meïaco-Sima, à Tshouï-ri, la capitale.

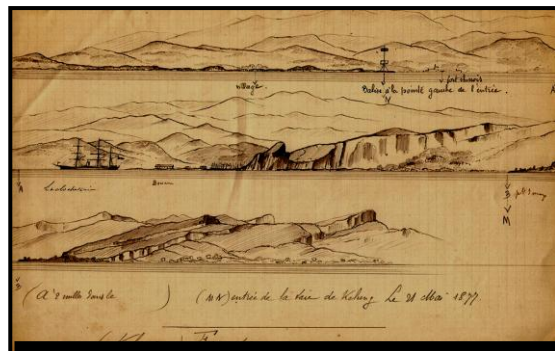
RÉCIT DE LA VISITE HISTORIQUE DU CAPITAINE DE VAISSEAU HENRI RIEUNIER COMMANDANT DU CROISEUR DE 2^{ème} CLASSE LE LACLOCHETERIE AU DERNIER ROI SHO-TAÏ DANS SON PALAIS DE LA CAPITALE DU PETIT ROYAUME TROPICAL DES ÎLES RYÜKYÛ, À SHOURI, EN 1877 – AUTEUR HERVÉ BERNARD HISTORIEN DE MARINE – MEMBRE DE L'A.E.C. – ARRIÈRE PETIT-FILS DE L'AMIRAL HENRI RIEUNIER.



**Relevé des Côtes de la Grande Lou-Tchou. Baie de Nasa (Naha).
Laclocheterie, le 15 mai 1877.
© Collection Privée Hervé Bernard.**



**« Carnet de Bord »
Mouillage de Naha,
lundi 14 mai 1877.
© Collection H. Bernard.**



**Après le départ de Naha - îles Ryükyü -
entrée du Laclocheterie dans la Baie de
Kelung (Formose), le 21 mai 1877.
© Collection Privée Hervé Bernard.**

Le Naï-Musho nous a posé les mêmes questions que les indigènes qui l'avaient précédé, avec beaucoup d'autres détails très minutieux. Je m'y suis prêté avec la meilleure bonne grâce, non sans penser que cela se bornerait à ce simple interrogatoire, et que nous pourrions en toute liberté visiter le pays. On voyait que notre venue préoccupait l'esprit de ce personnage : mais il a été bientôt mis à l'aise par les conversations que nous avons eues avec lui. Il a dû voir par les nouvelles que nous lui donnions de l'île de Kiusiu (de nos jours : Kyushu) et de la rébellion, que nous ne venions pas pour lui causer des embarras. Il était sans nouvelle officielle de l'insurrection depuis son commencement. Cependant les indigènes revenus à la nuit, aussitôt après son départ, connaissaient l'arrivée des troupes impériales à Kagosima.

Deux de ces naturels parlaient un très mauvais anglais, appris avec le capitaine d'un bâtiment marchand de cette nation qui fit naufrage, il y a quelques années, dans ce voisinage, et dont le séjour dura 12 à 15 mois. Ils nous demandèrent force renseignements sur Kiusiu (Kyushu) et sur Saïgo – Ex-maréchal Takamori Saïgo, général en chef (des rebelles) de la dernière insurrection du Japon - et ils paraissaient consternés des nouvelles assez mauvaises que nous leur donnions. On voyait qu'ils sympathisaient de tout cœur avec les rebelles. C'était d'autant plus certain que nous vîmes ces mêmes naturels au palais du roi, le surlendemain ; ils lui servaient d'interprète, et je ne doute pas qu'ils n'eussent été envoyés aux nouvelles ; car du palais on domine la mer et on avait dû nous voir arriver longtemps à l'avance.

Tous les renseignements que j'ai pu avoir, je les ai obtenus par l'intermédiaire de Monsieur l'enseigne de vaisseau Jules Revertégat, qui à tous ses mérites, joint de parler assez bien le Japonais.

Le lendemain, 14, je rendais à l'heure convenue, au Naï-Musho, la visite qu'il m'avait faite en compagnie du chef de la police japonaise. Trois officiers m'avaient suivi. Le chef de la police et 4 policemen étaient venus au débarcadère au devant de notre canot. La foule était nombreuse sur notre passage et composée presque entièrement d'hommes. Nous longions le port dans lequel se trouvaient 4 jonques japonaises de moyenne grandeur, et 15 à 16 jonques du pays de formes chinoises.

Ces jonques font communiquer le petit royaume avec le port de Kagosima, le seul qui paraisse régulièrement fréquenté.

Nous trouvâmes le Naï-Musho sur le seuil de la porte extérieure de la cour de son logement, où il nous attendait. Il nous reçut très amicalement avec son second, et nous offrit une légère collation. Nous parlâmes plus d'une heure et nous obtînmes de lui des réponses très satisfaisantes à nos demandes de renseignements. Comme nous l'avait déjà dit les naturels la veille, le roi (Sho-Taï) était malade et ne pourrait nous recevoir. Toutefois nous convînmes d'une visite à la capitale pour le lendemain, 15 ; le Naï-Musho nous faisait l'honneur de nous accompagner.

En ce moment et jusqu'à l'année prochaine, l'île d'Okinawa et ses dépendances sont encore gouvernées et administrées par l'Ô-Sama (roi Sho-Taï), et pour son compte. C'est lui qui perçoit les impôts et les emploie pour les besoins du royaume. Il ne paye qu'un léger tribut au Japon, qui s'est substitué à la principauté de Satsuma. Cette situation est analogue à celle dans

laquelle se sont trouvés les daïmios du Japon, avant la création des préfectures japonaises. Okinawa et les autres îles forment un Han, et l'an prochain elles seront régies pour le compte du gouvernement japonais et formeront deux Ken ou arrondissements. Le roi et ses principaux officiers toucheront une pension annuelle comme les daïmios et leurs samourais ; et par l'expérience du Japon, ils savent combien cela durera. Cette situation paraîtra indifférente au peuple tant que les impôts n'y seront pas augmentés. Mais il n'en est pas de même pour les 2000 familles des samourais, qui forment la noblesse de l'île. Ils ne voient pas arriver sans anxiété ce moment. Il est si doux de vivre à ne rien faire, avec une pension en nature de son souverain, et de participer de plus ou moins près aux satisfactions de variété qui donnent les charges à la cour d'un souverain quelconque. Aussi ; comprend-t-on que dans ces familles on verrait avec plaisir le maréchal Takamori Saïgo et les princes de Satsuma réussir dans leur rébellion à kiusiu (Kyushu). Ils représentent l'ancien État féodal.

On m'a paru beaucoup vivre d'illusions dans ce beau pays d'Okinawa ; et les regards de tous ces samourais exprimaient clairement le travail qui se passe dans leur esprit. D'un désœuvrement complet, ils ont l'air d'âmes en peine, et d'attendre quelques événements en leur faveur. Ce que nous avons appris à Fou-Tcheou, en Chine, me l'a confirmé.

Je ne les appellerai pas vaillants, ces samourais : car depuis 300 ans, lors de la conquête, le port de tout arme, sabre ou autres, leur a été enlevé par l'autorité de Satsuma. Ils s'en sont accommodés en recevant la permission de porter l'éventail à la ceinture, là même où était placé le terrible glaive.

Un samourai auquel je demandais où était son sabre, a souri mélancoliquement en me montrant son éventail qu'il ouvrait et fermait.

Cette population est bien douce et paraît tout à fait inoffensive. Elle ignore complètement l'usage des armes à feu et je doute qu'elle cause n'importe quel embarras à la domination japonaise. Les habitants, de l'intérieur de ces îles, sont entièrement japonais et ils parlent la vieille langue du nippon, encore très compréhensible pour toute personne japonaise. Le peuple est très poli, et les marques de civilité se font et se rendent à chaque instant dans les rues, sur les routes. La déférence est encore très grande vis-à-vis des personnes d'un rang plus ou moins élevé. Cependant les usages japonais sont modifiés en bien, et l'exagération des salutations est fortement atténuée ici. On peut dire que le salut des gens de Lieou-Tcheou entre eux est noble et gracieux, fait sans servilité, et témoigne très bien le respect ou ne signifie qu'un échange banal de politesse entre égaux.

J'avais remarqué qu'une certaine classe de la population, partout où nous allions, s'approchait seule de nous. Une police indigène faite sans la moindre ostentation, surgissait partout où nous nous trouvions, et tenait à distance le reste du peuple dont nous aurions été vite entourés, en employant quelquefois sans pitié une trique de bambou. C'étaient des nobles, des gens de la race des samourais, à l'extérieur japonais, presque tous d'une taille élancée, bien proportionnés, et ayant une tournure et des manières naturellement élégantes. Ils portent une robe tenue à la taille par une ceinture, et qui ne diffère du vêtement japonais que par la forme des manches qui est chinoise. L'étoffe en est transparente et généralement de couleur bleue plus ou moins claire. Le reste du peuple est habillé d'une étoffe d'un jaune pâle et roussâtre faite avec les fibres d'une espèce particulière de bananier. Cette couleur est disgracieuse et prête peu à la propreté.

La figure de ces naturels m'a paru plus régulière que celle des japonais ; elle est franchement ovale, et le front est rond et bien fait. Les sourcils sont bien plantés ; les yeux généralement noirs et bien bridés. La peau est un peu plus brune que celle des japonais. Une moustache et la barbe portée en pointe au menton, comme nos militaires, allongent encore leur figure. Les vieillards portent tous la barbe et paraissent fiers de sa couleur blanche. Comme en Chine on ne laisse pousser la barbe qu'entre 30 et 40 ans. La chevelure est portée à la japonaise, sans toutefois que la tête soit rasée au dessus du front, ce qui donne aux habitants de l'empire du soleil levant une physionomie si bizarre et si étrange. Tous les hommes, riches ou pauvres, portent dans leurs cheveux deux épingles en cuivre. L'une d'elles sert d'ornement, a la forme d'une étoile, et se place dans le centre de la queue formée au sommet de la tête par les cheveux. Dans une réunion un peu nombreuse de ces habitants, qu'on les voie debout ou accroupis dans

leur posture favorite, ces étoiles brillantes qui tangent le sommet de toutes les têtes produit le plus singulier effet.

Les femmes ne constituent pas dans cette île, ce que l'on appelle généralement la plus belle moitié du genre humain. Aussi toutes les institutions où on recherche des beautés, n'existent pas à Okinawa. Les femmes du bas peuple paraissent seules dehors. Leur principale occupation à Nasa (Naha) est de passer 12 heures au marché pour n'y vendre que des bagatelles. Elles remplissent consciencieusement l'office de porte faix, de bêtes de somme même malgré l'emploi d'un assez grand nombre de petits chevaux de très petite taille, pour les transports. Elles tissent et teignent à la fois des étoffes communes. Leur vêtement se compose d'une ou deux robes superposées, la plupart du temps sans ceintures. En voyant ces femmes vêtues ainsi, on se croirait dans un pays primitif, tellement la toilette paraît chose négligée chez elles. La couleur jaunâtre ou bleue très foncée de leurs vêtements ne contribue pas à relever cette impression, d'autant mieux que leur manière bizarre de porter les cheveux attachés enroulés en pyramide au dessus du front ou un peu de côté, ne la modifie pas. La population féminine y est plus décente et plus craintive qu'au Japon. Elle fuyait à notre approche, ou se cachait derrière les murs de pierre dont sont entourées toutes les maisons, pour nous regarder curieusement d'un œil, à notre passage. Le type des femmes du peuple paraît différer de celui des hommes. Leur taille est plus petite ; leur figure est plus ronde qu'ovale, et leur teint plus ou moins foncé paraît tenir le milieu entre celui des japonais et des tagals de Manille, sans coloration des chairs. Les yeux ne sont pas tous noirs, et quoique bridés ne paraissent pas aussi obliques que ceux des chinois ou des japonais. N'ayant aperçu aucune femme de chef, je ne puis dire si elles appartiennent à un type différent. Ces femmes, paraît-il, ne sortent jamais de chez elles ; coutume qui diffère essentiellement de celles du Japon, et est certainement un des vestiges de l'occupation chinoise, il y a plusieurs siècles.

La polygamie paraît admise, mais les populations étant si pauvres, cet usage doit être limité. L'Ô-Sama ou souverain de l'île (roi Sho-Taï) serait, au dire du Naï-Musho, assez bien pourvu ; car il a un harem de 30 femmes. Dans la classe élevée la jalousie doit exister ; les fonctionnaires japonais nous disaient que depuis leur arrivée, c'est-à-dire depuis plus d'un an, ils n'avaient encore pu voir aucune des femmes du roi. Il est vrai que ces Japonais qui représentent ici l'oppression, la spoliation, sont assez mal vus de la population aisée.

L'île d'Okinawa ou grande Lieou-Tcheou renferme 100 000 âmes, et en y comprenant les petites îles et les Meïa-co-sima, le royaume a une population de 150 000 habitants. L'Ô-Sama est un souverain, héréditaire, qui administre ses états à l'aide d'un conseil de 3 ministres ou hauts fonctionnaires appelés Mono-Busho, élus chacun pour 5 ans. Depuis la conquête faite par le prince de Satsuma, l'Ô-Sama (roi Sho-Taï) payait à titre de vassal un tribut annuel de peu d'importance. Dans un but politique dont la tradition subsiste encore aujourd'hui, les Lieou-Tcheou ont continué à payer un tribut à la Chine qui n'a jamais reconnu la conquête du prince de Satsuma. Car à Fou-Tcheou, afin de maintenir son droit, le vice-roi du Fo-Kein retenait comme otages les membres de la nombreuse députation de Lieou-Tcheou qui apportait le tribut à la Chine, jusqu'à l'arrivée de la députation de l'année suivante, et ainsi de suite. Nous avons vu à Fou-Tcheou quelques habitants d'Okinawa retenus en Chine dans ces conditions. Mais comme cette année l'autorité japonaise de cette île a reçu l'ordre de ne pas laisser payer le tribut à la Chine ; il est probable que le conseil japonais de Fou-Tchou aura à demander au gouvernement chinois le rapatriement de ces insulaires.

Cependant les habitants des îles Lieou-Tcheou ont conservé quelques sympathies pour la Chine, peut être celle que le faible aime à se ménager auprès d'un ami puissant. Car pendant notre séjour à Fou-Tcheou, j'ai appris qu'il y a peu de mois une députation d'Okinawa était venue remettre au vice-roi de Fo-Kien une pétition signifiant : *n'abandonnez pas vos fidèles vassaux ; délivrez-les à jamais des japonais*. Ce pauvre Ô-Sama (roi Sho-Taï) voit la fin de son pouvoir arriver, et il se réclame de sa fidélité vainement auprès du gouvernement chinois, qui paraît, d'après les nouvelles les plus récentes, décidé à rester en paix avec le Japon.

Il est vrai que la rébellion qui occupe à Kiusiu (Kyushu) toutes les forces du gouvernement japonais, aurait rendu facile toute intervention chinoise : mais les démêlés avec l'Espagne, et la crainte d'actes d'hostilités venant de Manille retiendront bon gré mal gré l'exécution de ce désir, si tant est que les chinois l'aient. Dans cette circonstance, il aurait été facile à la Chine de jeter

8 000 à 10 000 soldats à Okinawa, au moyen de 8 à 10 canonnières ou transports tenus armés dans la rivière Min.

Le samedi 15, sept officiers et moi sommes descendus à terre à 10 heures du matin, au milieu d'un grand concours de population. Le Naï-Musho devait nous accompagner en Can-go (chaise à porteur japonaise, faite de bambou à l'exception du lourd bâton rond qui la supporte) jusqu'à la capitale ; et nous tous avons préféré faire les 4 kilomètres à pied.

L'aspect des rues de Nasa (Naha) est singulier et n'a rien de japonais. Les rues, à part celles qui environnent le marché, qui a lieu en plein vent sur une place, sont larges et droites. Les maisons bâties à la chinoise et meublées à la japonaise, sont presque toutes recouvertes de toitures en tuiles et entourées d'un mur de pierres madréporiques surmonté d'une haie de plantes à fleurs ou de figuiers banians, aux racines bizarrement enchevêtrées.



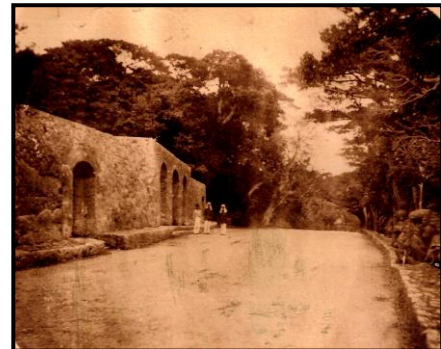
« Environs du Palais de l'Ô-Sama (roi Sho-Taï) à Tsurui ». Photo unique prise en mai 1877. *Laclocheterie*.

© Collection Privée Hervé Bernard.



« Temple dans la cour du Palais de l'Ô-Sama (roi Sho-Taï) ». Photo unique prise en mai 1877. *Laclocheterie*.

© Collection Privée Hervé Bernard.



« Route de Tchouri, capitale des îles Leou-Tchou ». Photo unique prise en mai 1877.

© Collection Privée Hervé Bernard.

La route que nous suivions conduisait à la capitale ; elle était pavée jusqu'à ce point avec des quartiers de madrépore qui rendait la marche assez fatigante. Au sortir de la ville de Nasa (Naha), dont la population s'élève à 12 000 âmes, nous laissions à notre gauche de vastes salines, toujours en activité et nous apercevions la rade sur laquelle le *Laclocheterie* paraissait gigantesque. La petite ville de Toumaï (Tomari), composée d'assez belles maisons entourées de jardins, restait bientôt derrière nous, et nous nous engageons sous une allée de beaux arbres au feuillage vert clair à peine naissant et couverts d'énormes fleurs d'un rouge pourpre.

L'effet de ces fleurs, la forme tourmentée des branches de ces arbres, la sombre verdure de magnifiques pins qui ombrageaient le temple de Son-ngen-djé, au dessous desquels on apercevait les rizières et les champs de patates douces, formaient un paysage féérique, éclairée par les rayons ardents d'un beau soleil.

Ce temple entouré de hautes murailles, est construit et décoré à la chinoise. On y entre par 5 portes percées dans le sombre et épais mur qui borde la route. Ces portes indiquent qu'un cérémonial rigoureux devait être observé ; et en effet c'est là que les ambassadeurs chinois étaient reçus et résidaient. On arrive à une première salle par des gradins en pierre. Cette salle vaste est assez mal entretenue et peinte de fresques représentant des arbres, des fleurs, et des sujets allégoriques. Le sol est carrelé, ainsi que la cour qui conduit au temple. Le temple n'a rien de particulier. Il est sous la garde d'un bonze qui occupe le logement affecté aux hôtes chinois.

La route au-delà de ce temple serpente, agréablement ombragée par des pins plantés de chaque côté, au milieu de rizières et de champs de patates douces. Les petits espaces de terrain sont de ci et de là consacrés à des légumes et à des plants de tabac. Le terrain est très mouvementé, et de chaque côté nous laissons des collines verdoyantes, entre lesquelles on aperçoit de charmantes vallées. Nous nous élevons graduellement, et la mer s'apercevait dans l'ouest et même dans l'est de l'île.

Au Japon, la mer aurait été recouverte de barques de pêche. Il n'en est rien ici. Car à part quelques jonques destinées au cabotage, il n'existe que de toutes petites pirogues creusées dans un tronc d'arbre et servant à aller pêcher dans les bancs de coraux. Il est singulier qu'à une aussi petite distance du Japon cette industrie soit si mal outillée et délaissée.

Nous rencontrions sur notre route des files de chevaux, petits, élégants de forme et portant de légers fardeaux. Ils appartiennent à une race pleine de feu. Le Naï-Musho nous disait qu'avec 150 francs on pouvait se procurer ce qu'il y avait de plus beau.

Après avoir gravi une pente assez raide, la route s'élargissait à 12 ou 14 mètres, et des maisons entourées toujours de murs, commençaient à la border. Un arc de triomphe de style chinois, laissait trois passages et se dressait devant nous. Le second du Naï-Musho qui l'avait devancé à ce point nous attendait avec quelques fonctionnaires du palais du roi. Nous étions invités à nous reposer dans une maison voisine, où probablement on nous faisait attendre l'heure convenue pour notre réception au palais.

Au bout d'une demi-heure, nous nous remettions en route, et quelques minutes après nous passions sous un 2^{ème} arc de triomphe. De grands murs de pierre s'élevaient sur notre droite et se prolongeaient devant nous à droite de la route à une grande distance. C'étaient les murs du palais et de ses jardins qui couronnent un plateau d'où l'on domine la mer.

Une rampe à larges gradins, une première porte gardée par des lions de pierre, une deuxième porte surmontée d'une maison de guet, nous conduisaient à une cour de moyenne grandeur entourée de murs hauts de 10 mètres sur 3 de côtés. La quatrième face était fermée par un bâtiment à étages disproportionnés revêtus de planches noircies par le temps. A sa gauche s'étendait une terrasse d'où l'on jouissait d'un des plus beaux points de vue que je connaisse.

Nous pénétrions par une des portes de cette quatrième face dans une vaste cour carrelée, et devant nous s'offrait un temple de construction japonaise. Ce soubassement circonflexe qui forme auvent au dessus de la porte principale lui donnait évidemment un caractère japonais : mais dans beaucoup d'autres détails extérieurs, l'art chinois prenait sa place. De lourds bâtiments fermaient la cour à droite ; et à gauche une salle élevée entièrement ouverte sur la cour, et garnie d'une centaine de serviteurs ou fonctionnaires, nous indiquaient que là était le lieu où nous allions être reçus.

Cette salle meublée mi partie à la japonaise, et ornée de fresques et de peintures à la chinoise, s'appelait la salle aux hautes fenêtres pour respirer l'air frais ; telle était la signification de 4 gros caractères dorés se projetant sur le panneau rouge d'un grand cadre. Des fauteuils en bois étaient rangés autour des tables et des pipes avec le reste de l'attirail du fumeur japonais y étaient disposées à notre intention.

On me fait asseoir à la place d'honneur ayant à ma gauche le Naï-Musho, séparé de moi par un fauteuil vide. Les officiers et aspirants prenaient place aux autres tables. Pendant que tous les serviteurs du palais, debout ou accroupis vers l'entrée de la salle, nous examinaient attentivement, nous pouvions remarquer que pour la circonstance on avait sorti et entouré les trois faces de la salle de beaux paravents japonais, à fond d'or avec jolies peintures chinoises sur l'un et japonaises sur l'autre. Des grues dessinées sur les murailles volaient tout autour de la salle.

Un mouvement se fit parmi les curieux indigènes, et un vieillard s'avança vers nous en nous saluant. Il salua aussi, mais avec gravité, le Naï-Musho ; puis il se retira à l'écart. J'allais alors au devant de lui et le prenant par le bras, je le fis asseoir entre le Naï-Musho et moi. Pendant ce temps le Naï-Musho était curieux à observer. Il prenait un petit air dégagé et dédaigneux vis-à-vis de ce haut fonctionnaire de la cour, qui était le 2^{ème} Mono-Busho.

Il nous répétait ses paroles ; et pour transmettre les nôtres il se servait d'un fonctionnaire intermédiaire qui les répétait au Mono-Busho. Ainsi le veut l'étiquette orientale. On nous servit quelques gâteaux excellents et du thé détestable. J'envoyai ma carte au roi avec mes compliments et ceux de tous les officiers. Il me fit répondre par le Mono-Busho, et par un interprète parlant un peu l'anglais, des paroles de remerciements. Il nous enverrait le lendemain quelques provisions fraîches pour l'équipage. La liste m'était donnée à l'avance, et témoignait de la largesse de l'Ô-Sama (roi Sho-Taï). L'équipage eut de quoi faire un excellent et succulent repas. Œufs, poulets, petits oignons et patates ; tout y passa en un repas que je fis arroser pour conserver un bon souvenir de ce beau pays.

Le roi ayant témoigné ses regrets de ne pouvoir nous recevoir, par raison de santé, j'invitais le Mono-Busho à venir visiter le *Laclocheterie* accompagné de notables. L'offre fut acceptée avec plaisir. On nous accorda aussi l'autorisation de faire photographier le lendemain

par monsieur Jules Revertégat le palais et une vue de la capitale. Il fut accueilli avec les officiers qui l'accompagnaient avec beaucoup d'attention. On fût très aimable. Mais la présence du sous Naï-Musho et de deux policemen, qui furent très utiles aux photographes, gênaient certainement ces bons Lieou-Tcheouens.

Nous sortîmes du palais, et descendîmes dans le beau parc situé en dehors, et dans lequel se trouvent une pièce d'eau, le temple de l'Ô-Sama (roi Sho-Taï) et des jardins réservés. Un bois de cycas à troncs tourmentés excita notre étonnement.



Présent de la Cour du Roi Sho-Taï au Commandant du *Laclocheterie* Henri Rieunier.
Superbe et exceptionnel couvre-chef d'un Samouraï du château royal de Shuri (Tchouri) ramené par le capitaine de vaisseau Henri Rieunier, commandant du *Laclocheterie*. Cette coiffe d'un diamètre de 40 cm est en laque noire, l'envers est nettement plus clair tirant sur la couleur orange. Ses fixations en cotonnade sont recouvertes d'un fin voileage tissé. L'ensemble est en excellent état de conservation. Le cartouche du bas, avec des sigles représentant des têtes de canards, est en impression de laque d'or. Il s'agit vraisemblablement de l'emblème d'un Samouraï issu d'une grande famille Japonaise ou d'une ancienne famille d'un daimyo au service de la garde rapprochée du roi. © Collection Privée Hervé Bernard.
Un présent personnel au commandant Rieunier par des membres dirigeants de l'entourage du roi Sho-Taï, lors de sa visite dans l'Archipel des îles Ryūkyū, en mai 1877.

Le temple n'a rien de remarquable. Il commence à être décrépit et contraste avec la végétation luxuriante. Nous traversons une rue de belles maisons du pays, le marché où grouillait une sale population, et nous rentrions enchantés à Nasa (Naha), en suivant le même chemin. En descendant de la hauteur, nous apercevions les casernes que le gouvernement japonais a fait construire, et qui pourront loger 150 à 200 soldats japonais.

Le lendemain à 10 heures du matin j'envoyais le canot à vapeur et un canot chercher au port de Nasa (Naha) les hauts personnages de la cour qui devaient visiter le *Laclocheterie*. Deux Mono-Busho étaient venus, avec quelques fonctionnaires et notables de la capitale. On m'avait aussi demandé l'autorisation de laisser venir à bord des officiers de police et des soldats, comme visiteurs. Le Naï-Musho qui s'était demandé à plusieurs reprises si oui ou non, il ferait l'honneur à ces personnages de les accompagner à bord, s'était résolu à la négative le matin même. Il n'avait probablement pas trouvé cette démarche convenable pour sa position....élevée !

La visite a vivement intéressé tout ce monde, et ils étaient ébahis de tout ce qu'ils voyaient. Quelques tours faits surtout au gymnase les ont frappés. Quand au vieux Mono-Busho et à ses suivants, personne n'a osé tirer un coup de revolver. J'ai fait tirer un coup de canon à ce vieillard, qui a été tout étourdi d'une si grande hardiesse, due à l'action de ma main sur la sienne.

Ils sont tous descendus enchantés à terre ; et j'ai fait offrir au roi une caisse de vivres formée d'un spécimen de chaque espèce que je possédais à bord. Le présent était accompagné de chocolat pour les enfants, et de savons à main pour les dames du harem. Le japonais m'a assuré que la cour avait dû probablement être pleinement satisfaite à la réception de cette caisse.

RÉCIT DE LA VISITE HISTORIQUE DU CAPITAINE DE VAISSEAU HENRI RIEUNIER COMMANDANT DU CROISEUR DE 2^{ème} CLASSE LE LACLOCHETERIE AU DERNIER ROI SHO-TAÏ DANS SON PALAIS DE LA CAPITALE DU PETIT ROYAUME TROPICAL DES ÎLES RYÜKYÛ, À SHOURI, EN 1877 – AUTEUR HERVÉ BERNARD HISTORIEN DE MARINE – MEMBRE DE L'A.E.C. – ARRIÈRE PETIT-FILS DE L'AMIRAL HENRI RIEUNIER.

Le plus grand désir des deux fonctionnaires japonais serait de pouvoir aller à l'exposition universelle de 1878, à Paris. Il n'est donc point dans le monde entier un endroit reculé où l'influence pacifique de ces grandes luttes de travail ne se fasse heureusement sentir.

Nous quitions Nasa (Naha) de très bonne heure le 18 mai 1877, et le Naï-Musho que son état maladif avait empêché de venir à bord la veille avec son second, venait me présenter ses compliments avant mon départ. Le roi envoyait aussi une barque portant son pavillon ; mais engagé dans les passes nous ne l'avons pas attendue.

Le 20 mai 1877 à 10 heures du matin nous arrivions sur rade de Kelung (Formose) ».



Arsenal chinois de Fou-Tchéou, créé par le lieutenant de vaisseau Prosper Giquel. Photo 1877.

© Collection Privée Hervé Bernard

Conclusion

Le commandant Henri Rieunier - après la traversée de Kelung (Formose) au mouillage de l'île Matsou, le 22 mai, à l'arrivée au mouillage de Pagoda Anchorage, le 23 mai 1877, dans la rivière Min – inspectera, le lendemain, en détail, le bel arsenal de Fou-Tchéou, œuvre consulaire, créé à partir de 1866 par le lieutenant de vaisseau Prosper Giquel (1835-1886).

Henri Rieunier marin et navigateur hors (de) pair, grand voyageur, polyglotte, ambassadeur, explorateur d'Asie, avait eu au cours d'une circumnavigation d'une durée de trente deux mois, en Asie, des entretiens et des relations diplomatiques avec les chefs des États et les hauts dignitaires des pays visités notamment au Japon, en Corée et en Chine.

Le *Laclocheterie* est de retour à Cherbourg, le 13 avril 1878.

Grâce à la richesse des documents en notre possession, à de remarquables écrits, à des carnets de bord et de voyages, à des relevés des côtes, à des croquis, à des photographies nombreuses et variées rarissimes, inédites, voire uniques au monde, à des rapports circonstanciés au gouvernement français, à des impressions réelles et personnelles, Henri Rieunier apparaît bien comme le seul représentant de cette splendide marine du XIX^{ème} Siècle en mesure d'apporter une contribution plus que positive à l'histoire des relations franco-japonaises à l'ère de Meiji Tennō, dans ce fabuleux et énigmatique Japon, qui s'ouvrit pour la première fois de son histoire, au monde de l'Occident.

Lors d'un deuxième séjour, de 1885 à 1887, au Japon, Henri Rieunier - grand-officier de l'ordre japonais du Soleil Levant, le seul officier général présent sur le sol nippon - sera le commandant en chef de la division navale des Mers de Chine et du Japon, peu après la mort de l'illustre vice-amiral Anatole Courbet dont il était, en Chine, le commandant de l'escadre de l'Extrême-Orient, en sous-ordre ; son pavillon flotte sur le cuirassé de croisière *Turenne* (frère du *Bayard*), bâtiment amiral.

En 1885, il sera le supérieur hiérarchique de Julien Viaud dit Pierre Loti (célèbre écrivain) qui est à bord de la *Triomphante*, à Nagasaki.

Dans la baie de Yokohama, le 24 janvier 1886, l'amiral Henri Rieunier accueille la famille Bertin sur le *Turenne*. Louis, Émile Bertin est le célèbre ingénieur du Génie maritime - envoyé par le gouvernement français - invité par le Mikado, l'empereur Mutsuhito, à construire la marine de guerre moderne du Japon, à réorganiser l'existant et à établir de nouveaux chantiers navals (créateur des arsenaux de Kure et de Sasebo, le rénovateur de la base navale de Yokosuka).

Au Japon, Henri Rieunier bénéficiera des merveilleux clichés photographiques de Felice Beato et de ceux du baron Raimund von Stillfried und Ratenitz, deux des plus grands photographes occidentaux, figures emblématiques, dans l'Empire du Soleil Levant.

Hervé BERNARD

Historien de marine - Membre de l'A.E.C.

Chevalier de l'ordre des Palmes Académiques.

Arrière Petit-fils de l'Amiral Henri Rieunier (1833-1918)

Ministre de la Marine, député de Rochefort-sur-Mer,

Grand-croix de la Légion d'honneur – décoré de la Médaille militaire pour services éminents rendus à la Défense nationale.

*L'ensemble des photos et des documents du présent article est classé © Collection Privée Hervé Bernard.

RÉCIT DE LA VISITE HISTORIQUE DU CAPITAINE DE VAISSEAU HENRI RIEUNIER COMMANDANT DU CROISEUR DE 2^{ème} CLASSE LE LACLOCHETERIE AU DERNIER ROI SHO-TAÏ DANS SON PALAIS DE LA CAPITALE DU PETIT ROYAUME TROPICAL DES ÎLES RYÜKYÜ, À SHOURI, EN 1877 – AUTEUR HERVÉ BERNARD HISTORIEN DE MARINE – MEMBRE DE L'A.E.C. – ARRIÈRE PETIT-FILS DE L'AMIRAL HENRI RIEUNIER.

AU COURS DE SA CIRCUMNAVIGATION LE « LACLOCHETERIE » FAIT HALTE DANS L'ARCHIPEL DES PHILIPPINES ET FAIT ESCALE À LUÇON – ITINÉRAIRE EMPRUNTÉE PAR LAPÉROUSE - LE CAPITAINE DE VAISSEAU HENRI RIEUNIER NOUS RAPPORTE DE SPLENDIDES PHOTOGRAPHIES DE SES HABITANTS.



1876 -Henri Rieunier, Commandant du Croiseur « Laclocheterie » dans l'Archipel des Philippines - Escale de Luçon -

Itinéraire empruntée par Lapérouse - Quelques Photographies – Tirages sur papier salé à partir d'un négatif papier :

- 1- Gaddanos de Maluet,**
- 2- Negrito de la Côte du Pacifique,**
- 3- Type de femme Gaddan (Cagayan).**

Annotations de la main d'Henri Rieunier.

© Collection Privée Hervé Bernard.

« SITE : ESPACE TRADITION ÉCOLE NAVALE – FÉVRIER 2012 ».

BEST OF DE FRANÇAIS AU JAPON IMPÉRIAL
10 PAGES D'EXTRAITS D'UN BEAU LIVRE INÉDIT DE 270 PAGES EN QUADRICHROMIE
AUTEUR HERVÉ BERNARD - HISTORIEN DE MARINE -
MEMBRE DE L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS COMBATTANTS.



- Reproduction recto de la couverture de l'ouvrage (non commercialisé) -
Couvercle d'une boîte de rangement d'un Kimono époque du Meiji
Trilogie du Bonheur : Fuji-Yama, Cigognes, Cerisiers en Fleurs.
Amiral Henri Rieunier - © Collection Privée Hervé Bernard.
BIARRITZ - FÉVRIER 2012.

NEPTUNIA



LA REVUE DES AMIS DU MUSÉE NATIONAL DE LA MARINE • N° 260
PATRIMOINE, HISTOIRE ET CULTURE MARITIMES



Le Mousse dessinateur,
par Hélène Feillet (Paris, 1812 - Biarritz, 1889)
Huile sur toile
Inv. N° 2010.34 / © Musée national de la Marine / Boudier

LA REVUE DES AMIS DU MUSÉE NATIONAL DE LA MARINE • N° 260

décembre 2010 - Prix : 11 €

Neptunia n°260 - Décembre 2010

- **L'Arsenal de Venise : Création, modernisation, survie**
Jean-Claude HOCQUET
- **Eugène Sue (1804-1857) Chirurgien de la Marine et écrivain maritime**
Michel SARDET
- **Théodore Gudin au Musée national de la Marine**
Stéphanie DEBUICHE
- **La visite historique d'un bâtiment de la Marine française dans le royaume japonais des îles Ryūkyū en mai 1877**
Hervé BERNARD
- **"Marines. Du document à l'œuvre"**
Angelina MESLEM
- **Reconstitution des plans d'une frégate hollandaise de 1665**
J-P MATHEZ
- **Chronique d'archéologie Navale**
La Loire dessus... dessous
Eric RIETH
- **Nouvelles acquisitions du Musée :**
Le jeune mousse dessinateur par Hélène Feillet
Marjolaine MOUROT

■ Histoire maritime

L'arsenal de Venise. Création, modernisation, survie d'une grande structure industrielle 3

Jean-Claude Hocquet

L'Arsenal de Venise occupe un vaste espace à l'est de la ville. Jadis cœur de la force militaire et de la puissance maritime de la République, sa survie le voue à la sauvegarde de la Lagune.

■ Culture maritime

Eugène Sue (1804-1807), Chirurgien de la marine et écrivain maritime 15

Michel Sardet

Eugène Sue est surtout connu pour ses romans feuilletons *Les Mystères de Paris* et *Le Juif errant*. Il débuta pourtant sa production littéraire en publiant des romans maritimes et exotiques quelque peu oubliés, directement inspirés par son cursus de chirurgien de la marine entre 1825 et 1830. E. Sue s'essaya à la peinture dans l'atelier de Théodore Gudin.

Théodore Gudin au Musée national de la Marine 24

Stéphanie Debuiche

Premier peintre de la Marine, Théodore Gudin a marqué l'art du XIX^e siècle. Très connu en son temps pour son importante contribution à la collection de scènes historiques destinées au Musée d'Histoire de France du château de Versailles, ce peintre a pourtant été victime des retournements politiques et artistiques de son époque.

■ Histoire maritime

La visite historique d'un bâtiment de la marine française dans le petit royaume tropical japonais des îles Ryūkyū en mai 1877. 33

Hervé Bernard

Le croiseur de 2^e classe le *Lacocheterie*, au retour d'une importante mission diplomatique qui le mena jusqu'en Sibérie orientale, fit en mai 1877 une étape dans le petit royaume tropical du dernier roi indigène Sho-Tai, dans l'archipel des îles Ryūkyū, au moment où le Japon s'ouvrait au monde de l'Occident.

■ Patrimoine maritime

« Marines. Du document à l'œuvre » 41

Angéline Meslem

La présentation de l'exposition en cours au musée national de la Marine : le choix des œuvres sélectionnées et l'histoire de la collection de photographies du musée.

■ Modélisme

Reconstitution des plans d'une frégate hollandaise de 1665 52

J.-P. Mathez

À l'aide tant des dessins, peintures et gravures de l'époque que des modèles anciens ou même des épaves, l'auteur a réalisé les plans d'une frégate du XVII^e siècle.

■ Archéologie

Chronique d'archéologie navale 61

Éric Rieth

Présentation de l'exposition d'archéologie « La Loire dessus ... dessous. Archéologie d'un fleuve de l'Âge du Bronze à nos jours » actuellement présentée à Cosne-sur-Loire, dans la Nièvre

■ Patrimoine maritime

Le jeune mousse dessinateur ou Jeune mousse dessinant dans un intérieur par Hélène Feuillet 63

Marjolène Mourot

Le cahier d'informations : Lire et relire, Actualités du Musée national de la Marine, Vie de l'AAMM 65

